

## « Le Christ dans la tempête sur la mer de Galilée » Prédication de Nathalie Chaumet - Février 2018

*Le tableau de Rembrandt a été peint en 1633 alors que R. était dans une époque de prospérité. Il s'était installé à Amsterdam. Il avait alors 27 ans.*

*Le tableau a été volé en 1990 avec d'autres tableaux au musée du Gardner Museum de Boston et, à ce jour, n'a pas été retrouvé.*

### **Marc 4 ; 35 – 41**

Ouverte avec le personnage de Luther, notre année se poursuit avec une réflexion autour de la transmission. De la foi qui est la nôtre dans son vécu ici protestant, que voulons-nous transmettre et donner à nos enfants ?

En réfléchissant avec les monitrices, il nous a semblé que l'essentiel finalement relevait de la confiance, cette confiance que Luther expérimente et qui transforme sa vie intérieure, cette confiance que nous cherchons à recevoir, à vivre et à partager en venant ici.

Pour illustrer cette thématique, nous avons choisi un petit récit bien connu, celui de la tempête apaisée.

C'est un récit simple mais en même temps infiniment riche.

Pour comprendre ce récit, il faut partir de sa conclusion. C'est une conclusion qui n'en est pas une, puisqu'elle pose une question et ouvre de ce fait un grand champ de réflexion et d'interrogation. Qui est donc cet homme pour que même le vent et l'eau du lac lui obéissent ?

Oui, en fait, il n'y a pas de conclusion, juste un immense point d'interrogation qui nous rejoint aujourd'hui encore. Qui est cet homme ?

Le but de l'Évangéliste Marc c'est, en posant cette question au début de l'évangile, d'ouvrir un chemin dans la foi tout au long de la lecture des récits suivants, invitant le chrétien à s'interroger jusqu'à peut-être pouvoir répondre avec l'officier romain, au moment où tout semble s'achever, au moment où Jésus meurt, alors que l'évangile touche presque à sa fin : « Cet homme était vraiment le fils de Dieu ».

Pour permettre au lecteur d'entrer dans cette confession de foi, Marc, comme les deux autres évangiles, propose ce récit où Jésus domine sur les eaux. Ce n'est certes pas innocent. C'est une manière de chercher à montrer que, si Jésus fait œuvre de guérison, soigne les malades et chasse les démons, ce n'est pas sur notre seule humanité qu'il règne mais bien aussi sur l'ensemble de la création.

Ainsi, en nous montrant Jésus dominant la tempête, le vent et les eaux déchaînées, l'Évangéliste cherche à nous montrer le Christ roi de la Création, associé au Père dans son œuvre créatrice, puisque Dieu est, dans le Premier Testament justement, celui qui règne sur les eaux

Le livre de Job fait ainsi s'exprimer Dieu : « Qui donc a retenu la mer avec des portes quand elle jaillit du sein de l'abîme ; quand je fis de la nuée son vêtement, et l'enveloppai de nuages pour lui servir de langes ; quand je lui imposai des limites, et que je disposai les portes et leurs verrous ? Je lui dis : Tu viendras jusqu'ici ! Tu n'iras pas plus loin, ici s'arrêtera l'orgueil des flots ! »

Dans ce récit, par la parole, Jésus est celui qui maîtrise l'orgueil des flots, retient la mer qui jaillit, comme Dieu dans le livre de Job.

Bien sûr, la tradition a vu aussi dans ce récit et cette image de la barque le symbole de l'église. Ainsi, Tertullien écrit-il : « Cette barque préfigurait l'Eglise qui, sur la mer, c'est à dire dans le monde, est secouée par les vagues, c'est à dire par les persécutions et les tentations, tandis que, dans sa patience, le Seigneur semble dormir, jusqu'à ce que, éveillé dans les derniers temps par les prières des saints, il maîtrise le monde et rende la sérénité aux siens. » (De baptismo, XII, 7 ; P.L 1, 1214)

Dans cette interprétation allégorique, les douze disciples représentent la communauté des chrétiens, Jésus endormi puis relevé, le symbole du Christ dominant les grandes eaux de la mort, puis ressuscité, puisque le terme utilisé pour « réveiller Jésus » est le même que celui évoquant le relèvement ou le réveil du Christ de la mort.

Mais nous pouvons aller plus loin et réfléchir à une interprétation existentielle de ce récit.

Ce récit est parfois choisi dans les lectures lors de services funèbres à cause de la mention du « soir venu », qui peut évoquer le crépuscule de nos vies et de l'invitation du Christ à « passer sur l'autre rive » au soir de notre existence.

Mais cette idée de traversée est riche déjà pour notre existence quotidienne. Que nous le voulions ou non, notre vie en elle-même est une traversée ou une succession de traversées entre les différents âges de la vie, entre les différentes périodes de notre existence, traversée de la folle jeunesse ou traversée du monde adulte, traversée d'un âge plus mature, navigation sur les eaux de la vie de famille ou du travail... sans cesse, nous sommes embarqués parfois volontairement, parfois à notre corps défendant dans ces traversées...

Ces traversées, ne nous le cachons pas, ont un but, une espérance. Tous nous rêvons de connaître au long de notre vie les eaux calmes de la joie et du bonheur. Cependant, parfois à la manière de ce lac sur lequel les tempêtes peuvent être aussi violentes que soudaines, et ce dû probablement à une différence de chaleur entre les eaux encaissées à moins 200 mètres sous le niveau de la mer et les coteaux des collines s'élevant à

plus de 300 mètres, nous encaissons des chocs inattendus, soit des tempêtes extérieures comme la perte d'un travail, un deuil, soit des tempêtes intérieures à la manière du désespoir qui a secoué Luther, terrifié à l'idée d'être coupable aux yeux de Dieu, dans l'impossibilité de trouver sa grâce et son amour.

Dans ces traversées heureusement nous ne sommes pas embarqués seuls ! Il y a des compagnons de voyage, des amis, des membres de la famille qui cherchent à maintenir coûte que coûte la fragile embarcation de nos vies soudainement malmenées. Souvenez-vous, le récit nous dit que d'autres barques sont là, non loin... Mais curieusement elles semblent ne rien pouvoir faire pour la barque des disciples malmenés. Oui, il est vrai que parfois nos compagnons de vie assistent impuissants aux secousses qui nous ébranlent. Il y a des questions, des doutes qui relèvent de nos propres combats. Cependant leur simple présence suffit parfois à constituer une bouée rassurante si précieuse. En église, il me semble que c'est bien cette cohorte de petites barques que nous constituons, tous autant que nous sommes, petites barques frêles mais pleines d'élan de vie et d'espérance qui, s'élançant les uns à côté des autres, les unes avec les autres, cherchent à partager cette traversée de la vie qui parfois peut s'avérer périlleuse.

Par delà la tempête elle-même c'est la peur que nous affrontons elle-même. L'eau dans l'univers biblique représente ce qui est obscur, ce que nous ne maîtrisons pas, ce qui pourrait nous engloutir. Or il y a des peurs qui parfois deviennent des angoisses engloutissantes. Des peurs qui absorbent notre énergie et nous font chavirer. Parmi ces peurs, il y a celles de la réalité concrète : la peur de perdre un travail, de ne pas réussir un examen, de manquer le but fixé, de ne pas réussir sa vie, la peur de souffrir, la peur de mourir. Et puis, il y a les peurs intérieures, celles qui déconstruisent notre architecture psychique celles qui nous fragilisent, celles qui nous donnent envie de rester sous la couette et de nous cacher du monde et/ou de nous-mêmes : parmi ces peurs il y a celle que connaissent si souvent les enfants, la peur de ne pas être aimé ou de ne plus être aimé. La peur, celle qu'a connue Luther, de ne pas être pardonné, d'être peut-être impardonnable... Il y a aussi la peur de se retourner sur un chemin de vie qu'on aurait imaginé tout autre. Et, parmi les peurs que nous affrontons, il y a la peur simple mais bien réelle d'être soi-même avec notre histoire, notre vie, ce que nous sommes tout simplement...

Ce n'est pas seulement la tempête que nous affrontons, mais bel et bien la peur qui l'accompagne. Est-ce le vent qui déclenche la tempête ou la tempête qui fait surgir le vent ? N'est-il pas vrai que c'est parfois la peur qui fait surgir la tempête alors que d'autres fois la tempête nous fait jeter un regard d'effroi ?

Face à cette thématique de la peur et de la tempête, la question du Christ qui dort pose la question du silence de Dieu face aux épreuves qui s'abattent sur les hommes et la peur qui en résulte. Malheureusement, force est de reconnaître que Dieu n'empêche pas les tempêtes, les tragédies et que notre foi hésitante, balbutiante ne suffit pas toujours à venir à bout de nos peurs... Dieu est-il, pour autant, absent de nos vies ? Le simple fait de se tourner vers lui-même dans un réflexe aux accents peut-être superstitieux mais bien réel, n'est-ce pas déjà inconsciemment une manière de faire surgir sur la scène de nos vies, d'invoquer, de nommer, même dans la révolte, sa présence ?

Nous nous tournons vers lui pointant un doigt accusateur mais rassurons-nous, c'est ainsi que l'ont fait bien avant nous les personnages bibliques, les auteurs des psaumes, Job. A sa façon, ce récit nous met en scène la question du psaume 22 « Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné ? ». Face aux épreuves de la vie, c'est le cri de notre foi, de notre désarroi, de notre colère... « Cela ne te fait-il rien ? » crient les disciples... Dieu prend alors les traits de l'insensible et il devient une mascarade du dieu de la Bible, un masque grimaçant aux traits inquiétants.

C'est alors au cri des disciples que se lève Jésus. Tout d'abord le récit insiste sur le fait que Jésus est présent dans la barque de nos vies même si nous n'en savons rien, n'en croyons rien ou ne voulons rien en savoir, même si nous reléguons la question de la foi à des temps ultérieurs de notre vie. Et justement le temps change, face à la tempête, l'âme des hommes, la nôtre, se courrouce d'être soudainement sans plus aucun ancrage, à la dérive...

Le cri des disciples est une prière de reproche, d'accusation de coupable désigné, mais une prière tout de même. Comme nous le faisons lorsque nous reprochons à Dieu d'être absent de la mise en scène de notre vie alors que, le plus souvent, il nous faut l'avouer, nous l'avons de nous-mêmes relégué aux coulisses de notre existence, comme un acteur de secours, un souffleur en cas de trou noir.

Mais peu importe, le cri est là, précieux, qui légitime nos propres cris. Et Jésus se dresse et d'une parole apaise la tempête. A cet instant le récit nous interroge et nous pouvons questionner sa véracité en tous temps et en tous lieux de notre vie. Car la réalité de notre expérience n'est-elle pas que la prière ne met pas fin aux situations effroyables ? Parfois, malgré nos prières d'appel à l'aide ou de désespoir, il nous faut affronter la tempête de la maladie ou de l'épreuve jusqu'au bout, jusqu'à être emporté dans l'obscurité de la mort. Alors quoi, ce récit n'est-il pas vrai ? Dieu abandonne-t-il les hommes aux tempêtes cruelles de l'existence ?

Attention, ici il n'y a rien d'autre qu'une parole qui vient à bout des eaux et du vent. Et si parfois la tempête continue à faire rage, il me semble que la force de la parole c'est de nous donner à minima ce calme absolu et cette confiance pour faire face simplement. Les quelques mots que nous balbutions parfois vers Dieu suffisent parfois à y puiser suffisamment d'apaisement pour pouvoir affronter la mer et ses tempêtes avec ce calme intérieur dont nous avons tant besoin.

Souvenons-nous, en Christ la toute puissance se révèle dans une parole d'amour qui à jamais nous relie au Père. C'est la raison pour laquelle ce récit peut être associé au récit du baptême de Jésus. Car, descendant dans l'eau du Jourdain, cette fois-ci pour en remonter, Jésus reçoit cette parole fondatrice « Celui-ci est mon fils bien-aimé ». Ce n'est rien et c'est tout à la fois : par-delà nos identités, celle que nos parents nous lèguent, celle que nous construisons, celle que nous cherchons à vivre, celle que nous rêvons, il y a cette parole fondatrice que nul ne peut nous ôter « Tu es mon fils bien-aimé ». C'est là l'ancre de notre vie.

Au cri des disciples, Jésus se lève (du verbe de la résurrection) et, d'une parole, apaise la tempête. Oui il y a des paroles qui suffisent à apaiser l'âme, à maintenir hors des eaux troubles de la peur, et elles sont précieuses ces paroles qui nous invitent à tenir bon la foi et il en va de celle que Jésus reçoit lors de son baptême et que nous disons, chantons, proclamons dans un geste de transmission lors de tout baptême. Cette parole suffit à nous libérer de la peur de ne pas être aimé, pardonné, d'être nous-mêmes avec nos richesses et nos insuffisances, elle demeure dans la vie comme dans la mort et fait reculer nos peurs les plus existentielles jusqu'à la peur d'être englouti. Elle est une ancre pour notre vie.

Pour autant, vous remarquerez que, lorsque Jésus apaise la tempête et qu'il se fait un grand calme, les disciples ne sont pas apaisés pour autant. Au contraire c'est lorsque l'Évangéliste nous les décrit comme saisis d'une peur terrible, c'est le mot *Phobus* qui est employé, qui a donné le vocabulaire de la phobie en français, c'est à dire une peur paralysante.

Ce n'est pas la peur de la tempête qui saisit les disciples d'une peur cette fois-ci paralysante, c'est la constatation de la présence agissante de Dieu.

Alors, et le récit nous pose cette question, pourrions-nous avoir peur de notre propre foi ? Pourrions-nous avoir davantage peur de croire que de ne pas croire ? Dans notre époque qui s'inscrit sur un athéisme fort, il me semble que parfois nous en venons à craindre de vivre même la foi qui nous est cependant donnée. Finalement, la raison et la rationalité ne seraient-elles pas une perspective plus rassurante que la présence de Dieu ? Dans le récit, celle-ci est presque plus dérangeante pour les disciples que

Se pourrait-il qu'il soit vrai que Dieu soit embarqué au cœur de nos vies ? Et si nous répondions d'un grand oui ou même du bout des lèvres, que risquerions-nous ?

Dans le tableau de Rembrandt qui illustre cette thématique et qui est, comme je vous le disais, la seule marine de Rembrandt... les marins jettent leur force pour tenir la barque, certains s'affairent à contenir la voile, l'un s'efforce de tenir bon le gouvernail, d'autres sont passifs comme s'ils s'en remettaient au destin. L'un d'eux contemple les eaux comme si plus rien d'autre n'existait déjà que cette obscurité profonde, comme si la mort l'avait déjà saisi. Avec merveille, Rembrandt illustre la diversité des réactions face à ces tempêtes qui font rage sous le grand vent de nos peurs. Parmi les disciples l'un d'entre eux regarde le public comme s'il lui disait « et toi, qu'en dis-tu ? » Il semblerait que ce soit un autoportrait de Rembrandt qui, comme chacun d'entre nous se voit embarqué dans cette grande aventure de la vie, invite son public à s'y reconnaître simplement lui aussi. Dans l'obscurité de la barque à l'arrière on discerne le Christ que les disciples réveillent. Rembrandt l'a peint dans l'obscurité comme s'il n'était finalement pas facile de reconnaître la présence ou même simplement d'oser appeler, nommer Dieu dans nos obscurités... Mais ce qui émane de ce tableau, c'est avant tout une magnifique espérance. Car la lumière émane de l'avant du bateau, comme une promesse de vie, d'un jour nouveau par-delà les nuits obscures que nous traversons parfois dans nos existences. Impossible de faire demi-tour mais tenons bon car la vie est devant nous ... C'est à traverser que nous sommes appelés.

Alors, je ne sais pas si Rembrandt, lorsqu'est venu le temps des épreuves terribles qu'il a traversées, celle de la mort de 3 des 4 enfants qu'il a eus avec son épouse chérie Saskia, celle de la mort de celle-ci à l'âge de 30 ans, puis des années après, celle de la mort de son fils unique Titus à l'âge de 28 ans, ne laissant d'enfant survivante, si l'on peut dire, que Cornélia, la fille qu'il eut de sa servante Hendricjke, celle de la faillite financière après une période de prospérité qui le contraignit à déménager loin du faste connu... Je ne sais si Rembrandt gardait vivante au fond de lui cette lumière d'espérance qui est en avant du tableau... Mais souvenons-nous, souvenez-vous, c'est à la toute fin de sa vie que Rembrandt peint « Le retour du fils prodigue », dans des tonalités magnifiques de chaleur et de couleurs chatoyantes. Comme si la foi était peut-être malgré tout demeurée l'ancre de son âme. Qui sait ? Dans le clair-obscur de la vie de cet homme, jusqu'où pourrait-il dire que la foi y fut source de clarté ?

Toujours est-il que je vous invite à garder cette lumière si extraordinaire du tableau de Rembrandt au plus profond de vous-mêmes... Lorsque peut-être le ciel s'obscurcira, puissiez-vous à votre tour vivre de cette promesse et de cette espérance que le peintre cherche à nous léguer lui-même à l'écoute de